FRC 20367

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case FRC 21002

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR LECOINTE-PUYRAVEAU,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES CINQ CENTS,

Pour la célébration de la fête nationale du 10 août.

Séance du 23 thermidor an 6.

Représentans du Peuple,

Lorsque les rois se montrent avec l'éclat du trône entourés de gardes et de courtisans, que leur politique adroite se fait prodiguer des signes d'attachement et d'amour, on les croit invincibles et inattaquables; mais vient-on à les attaquer, on s'étonne de les avoir crus forts, et les peuples cherchent en vain des hommes dans ceux que d'abord ils avoient crus au-dessus de l'humanité : ce

THE NEWBERRY LIBRARY

sont des fantômes qui disparoissent lorsqu'on s'en approche avec assurance.

Pour sentir la foiblesse des rois il suffit de savoir par quels moyens ils étayèrent leur puissance ; presque tous inventèrent des prêtres pour se faire proclamer au nom de la divinité ; la minerve de Pisistrate, la nymphe Egérie de Numa, la montagne en feu de Moïse, le pigeon de Mahomet, la pièce de monnoie de César, et parmi nous la sainte et ridicule ampoule sont des preuves de ce que j'avance. Enlevons aux rois l'appui de la divinité, qu'on n'atribue point à l'auteur de la nature les sottises des hommes ; que chacun devienne le prêtre de son culte ; que les peuples sentent leur force, et les rois sont dans le néant. Celui-là est leur ennemi qui, déchirant le voile, dit ce qu'ils sont, et les montre isolés, seuls et nuds au mileu des hommes. Le vainqueur de Darius, les Romains fameux qui firent craindre la conquête du monde, tous les brigands célèbres par la destruction des empires, furent moins redoutables aux rois que ne l'est dans le silence du cabinet le philosophe qui s'interroge *sur l'origine des rois et la puissance héréditaire*. Voltaire et Rousseau, Raynal et Mably briseront plus de sceptres et de couronnes qu'Alexandre et les plus célèbres consuls. Ce furent ces écrivains, ennemis du despotisme, qui, parmi nous, attaquèrent la royauté, et la royauté disparut enfin le 10 août après avoir semblé renaître de ses cendres.

Je vais dire les principaux événemens qui précédèrent cette chûte remarquable dans les révolutions des peuples, et les circonstances qui l'accompagnèrent ; *je vais dire ce que j'ai vu.*

La vérité, retenue trop long-temps captive par les prêtres, par-tout imposteurs, par les amis des rois, toujours ennemis des hommes, venoit de rompre enfin ses fers et de se montrer aux nations étonnées sous la plume d'écrivains sublimes ; le peuple français avoit déja reconnu sa

force et *fixé* son tyran, lorsque celui-ci, effrayé de sa foiblesse, voulut étayer son trône chancelant ; il appela donc à lui ses courtisans les plus astucieux... « *Le peuple*, » lui dirent-ils, *ne voit que les apparences;* pour obte- » nir un pouvoir plus certain et plus absolu, faites briller » à ses yeux l'image de la liberté : alors, dans un enthou- » siasme insensé, il détruira de ses propres mains les » parlemens qui vous gênent, s'imposera de nouvelles » obligations envers vous, et croira être plus libre lors- » qu'il n'aura fait que vous rendre plus fort ». Voilà, représentans du peuple, le secret trop peu connu de la convocation des Etats-Généraux : *quel tyran fit jamais le bien ?* mais les pervers furent pris au piège qu'ils avoient tendu ; ils avoient mis leur espoir dans un sentiment aveugle ; un courage éclairé dirigea tout ; l'amour de la liberté, comme un torrent, s'étendit de toutes parts renversant tous les obstacles et prenant de nouvelles forces par les digues qu'on lui opposoit. Un dieu, d'abord, avoit frappé d'aveuglement le despote et son conseil : mais bientôt, pour leur supplice, il leur montra le gouffre creusé sous leurs pas ; ils frémirent, voulurent employer la force ; mais *la force est dans le peuple*, et le peuple étoit contre eux. De là des sicaires armés, la prise de la Bastille, et les journées des 5 et 6 octobre.

Les nobles avoient le projet d'humilier le clergé, le clergé tendoit à de nouveaux priviléges, et ces deux partis vouloient ensemble mettre sur le peuple un joug encore plus pesant. Projet insensé! le peuple jusque-là inapperçu se leva, et ce géant majestueux dissipa d'un regard les pygmées qui s'étoient montrés. O génie de la liberté, ce sont là tes miracles !

Cependant les courtisans ourdissoient de nouvelles trames : la force n'avoit pu réussir, ils préparèrent une arme invisible, qui toujours frappe au cœur. Ici, c'est l'appât des richesses ; là, celui des plaisirs, plus loin,

l'ambition caressée, et toujours la perspective de la domination; *c'est l'intrigue et la corruption.*

La noblesse avoit semblé détruite, elle fut rétablie par le fait dans la maison royale; on avoit déclaré que la naissance ne peut donner le pouvoir, que tous les hommes naissent égaux en droits, et l'on décréta qu'un enfant, un imbécille, pourroit régner sur des Français; on avoit mis le niveau sur tous les cultes, et l'on donna des églises à l'un d'eux: que vous dirai-je? On avoit voulu détruire la tyrannie, et l'on *constitua* la royauté. Le peuple avoit choisi des représentans pour lui donner des lois, et l'on décréta que la volonté de l'homme né sur le trône pourroit paralyser leurs généreuses conceptions A Rome, le *veto* fameux conservoit les droits du peuple; chez nous, par une dérision cruelle, il les anéantissoit, et tous les grands élans des premiers jours de la révolution, et l'enthousiasme qui les accompagna, furent réduits au point qu'un seul mot du roi faisoit tout disparoître. O vous qui, dans l'assemblée constituante, conservâtes votre cœur à la liberté, que n'eûtes-vous pas à souffrir en voyant les mains qui devoient saper le trône s'occuper à le raffermir! Cependant celui à qui l'on sacrifioit ainsi les droits du peuple exigeoit plus encore: *les tyrans ne peuvent se rassasier de pouvoir!* Il vouloit que sa volonté sans règle fût l'unique loi, et les plus déhontés ne purent y consentir. Dès-lors il songea à créer dans la France une armée contre les Français; des émissaires furent envoyés par-tout: et lorsqu'il se crut assuré du succès, il partit en donnant l'exemple et le signal de l'émigration; mais le destin de la France veilloit, il étendit sur lui sa main puissante, l'arrêta, et Capet ne rapporta de Varennes que la honte et la confusion d'un traître. Le crime étoit avéré, *l'heure de la République sonna dès cet instant;* mais elle ne fut point entendue: le coupable fut absous; on lui

rendit le sceptre et la couronne qu'il avoit quittés !

Après mille défaites, les amis des principes obtinrent enfin une victoire, et la première législature fut appelée. La cour n'oublia rien pour y placer un grand nombre de ses partisans; mais on y vit aussi paroître ces hommes intrépides, honneur des assemblées nationales, qui, vainqueurs de la royauté, sont tombés depuis victimes du régime de sang. Qui pourroit dire leurs talens et leurs vertus !

Le fanatisme servoit la tyrannie, et prêchoit la royauté; on prépara des armes contre lui; mais en vain, celui qui devoit s'en servir les repoussa, le monstre en devint plus redoutable, et ses horribles sifflemens se firent entendre jusqu'au sein même du sénat.

Un ministre perfide travailloit à rendre illusoires les droits politiques accordés *aux Français d'un autre hémisphère*; sa marche tortueuse fut mise au grand jour; mais il triompha : il servoit les volontés de son maître, et son maître, en révolte contre la volonté nationale, déclara qu'il avoit sa confiance : quelle autre déclaration pouvoit-on en attendre ? à la même époque, il avoit à Pilnitz un plénipotentiaire pour y traiter de l'asservissement de la France; il organisoit au-delà du Rhin une armée d'émigrés, et provoquoit la coalition des rois; enfin, de toutes parts, les défenseurs de la royauté accouroient à sa voix, et leur joie cruelle annonçoit une prochaine castatrophe.

Ce fut dans de telles conjonctures qu'un homme, idole de Paris dans les premiers jours de la révolution, depuis protistué à la cour, quitta l'armée pour essayer de nous dicter des lois. « Je viens, disoit-il, au nom » de l'armée *et des honnêtes gens du royaume* ». On sait quels étoient ces honnêtes gens; quant à *son* armée il mentoit sans pudeur. L'armée étoit celle de la nation; elle aimoit la liberté; et, lorsqu'il voulut l'entraîner au-delà du Rhin, l'on vit combien étoit petit cet homme

que ses prôneurs nous avoit fait si grand. *Lafayette*, à cette époque, se rendit coupable d'un double crime : le premier, de parler au nom de *son* armée ; le second, de répandre dans l'armée qu'il partoit pour se défendre des accusations portées contre lui. Ses artifices furent vains : ce prétorien insolent fut sévèrement rappelé à ses devoirs, au respect qu'il devoit à l'assemblée nationale ; il fut couvert d'opprobre ; l'on proposa son accusation ; mais il fut sauvé par des hommes qui, *depuis au Corps législatif, conspirèrent encore contre la liberté.* Dans quelle position se trouvoit alors la législature ? Les armées mal dirigées éprouvoient chaque jour des défaites ; nos places fortes tomboient au pouvoir de l'ennemi ; les prêtres excitoient à la guerre civile ; des royalistes étoient dans les emplois ; les ci-devant nobles et leurs amis s'étoient organisés, prêts à marcher, et un nombre considérable *de chevaliers de Saint-Louis* et de jeunes gens à leur suite se montroient avec menaces sur les places de cette grande commune. *Brissot* osa les désigner sous le nom de *chevaliers du poignard.* Qui pourra le croire ! Ils portèrent la rage pour la royauté jusqu'à prendre eux-mêmes ce titre ; on les vit s'en énorgueillir. Dans le même temps, la féroce compagne du tyran payoit, caressoit et corrompoit ses gardes : ils furent licenciés ; mais les suisses restèrent. Un juge-de-paix attaqua, par ordre de la cour, l'inviolabilité de la représentation nationale, et des représentans furent avec ignominie traînés devant lui par des sicaires. La sanction étoit refusée à toutes les lois utiles, et les députations chargées de les présenter recevoient les outrages d'un mépris commandé ; enfin, le despote sembloit entouré d'une si grande force, le parti qu'il avoit à l'assemblée se montroit si puissant, que de sincères patriotes versoient déja des pleurs sur la liberté perdue. On étoit dans cette perplexité lorsqu'ici, comme à Rome, l'irrésolution d'un conjuré fit connoître

une affreuse liste de proscription (vous y étiez inscrits, hommes illustres qui depuis êtes tombés sous la hache des décemvirs. Eh ! combien ce rapprochement répand de lumières pour qui sait observer). Alors le peuple sembla sortir d'un long sommeil, il se leva, et le 20 juin, en humiliant l'orgueil du trône (*a*), il se montra prêt à défendre la représentation nationale.

Après cette journée, l'on crut que la cour renonceroit à ses cruels projets ; elle en devint plus conspiratrice, elle s'entoura d'hommes armés ; les cours et jardins du palais furent interdits au peuple ; d'énormes grilles furent élevées à toutes les issues, et son audace fut jusqu'à s'emparer, à faire garder par ses cohortes un espace qui devoit être sous la police de l'Assemblée : son but étoit de parvenir sans obstacle à ceux dont elle méditoit l'assassinat ; mais un réglement énergique déjoua ses combinaisons : cette terrasse si précieuse aux conjurés (*b*) fut déclarée partie de notre enceinte, et le peuple eut la faculté de s'y groupper et de nous y donner des preuves de respect et d'attachement. Il faut avoir vu ce peuple brave et généreux, pour se faire une idée des sentimens qui l'animoient à la vue des dangers de ses représentans, et de son dévouement pour eux! Il est un trait que l'histoire recueillera sans doute, mais que je ne puis passer sous silence. Quelle barrière posa-t-on pour empêcher le peuple exaspéré, ce peuple qui, le 20 juin, s'étoit levé tout armé, de descendre en foule dans le *jardin royal* ? Eleva t-on d'épaisses murailles ? posa-t-on à grands frais des grilles inébranlables ? non, représentans du peuple, un simple fil tricolor fut tendu ; il fut religieusement respecté. Quel spectacle c'étoit de voir sur un espace étroit une foule immense et pressée, sans armes, s'entretenant des crimes de la cour, et promettant de mourir pour la liberté ! et plus bas, sous des arbres antiques, des grouppes nombreux d'ex-

nobles titrés, décorés et armés, à l'air sombre et conspirateur ! c'est là qu'ils venoient chaque jour pour reconnoître leurs victimes et frapper des coups plus certains.

Nulle insulte ne fut faite par le peuple à ses ennemis (c) ; il méditoit de trop grandes choses.

Cependant le tyran avoit déja autour de lui plus de 30,000 fidèles qui juroient de mourir pour la royauté, et de frapper ses ennemis. Il avoit les gardes-suisses, des régimens organisés sous ses yeux ; il comptoit sur plusieurs bataillons de gardes nationales : il prépara donc tout pour l'affreux dénouement qu'il avoit médité ; il s'entoura d'artillerie ; des habits de gardes-suisses furent donnés à des affidés, et des armes furent distribuées avec des cartes de reconnoissance à tous ses partisans. Que faisoit alors la législature ? elle étoit calme et préparoit dans le silence la déchéance du parjure.... *et le peuple ?* il étoit dans cette agitation qui peint la passion de la liberté. Les Fédérés marseillais, les Brestois, ceux des bords de l'Océan, tous ceux de l'intérieur étoient arrivés, et de part et d'autre on sembloit n'attendre que le signal.

Tout-à-coup (1) le bruit se répand qu'on a vu de fausses patrouilles, que des représentans du peuple (2) ont été poursuivis avec insultes, et frappés ; que le château est plein de soldats ; qu'à leur tête est un homme fameux (3), et que la nuit suivante les députés patriotes seront égorgés, et le peuple remis dans les fers. Aussitôt les ateliers se ferment, la population semble s'accroître ; on prépare des armes, et des chefs sont nommés. La nuit s'avançoit ; elle étoit le signal du ralliement pour les deux partis, et l'on étoit dans

(1) Le 9 août 1792.
(2) A la porte du côté du Pont-Royal.
(3) Lambesc.

l'attente d'un grand événement.... Quelles seront les destinées du jour qui va luire ? L'Eternel les avoit marquées, son bras redoutable avoit paru, et sa main puissante avoit tracé sur les murs du palais la dernière heure de la tyrannie.

La nuit n'étoit point obscure ; une lumière douce éclairoit les pas des nombreux pelotons de patriotes qui se rendoient sans bruit au poste marqué par les chefs, le quai Voltaire, la place Vendôme, celle de Louis XV, le Carrousel, en un mot tous les grands espaces voisins du château en furent remplis en un instant : ils gardoient un morne silence ; c'étoit celui entre l'éclair et le tonnerre : leur armure n'étoit point uniforme ; celle de chacun étoit l'emblême de son caractère et des coups qu'il vouloit porter.

On n'étoit point encore à la troisième heure de la nuit, et la législature venoit de suspendre pour quelques instans une permanence *de plus de six mois :* tout-à-coup la générale se fait entendre, et le *beffroi* (*d*) retentissant annonce au loin les dangers de la patrie. Quels pinceaux rendront la situation de Paris dans cet instant ? Je ne puis la peindre. Que ceux qui s'y trouvoient rappellent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont éprouvé ; que ceux qui en étoient éloignés se représentent, d'un côté, toute la fureur des conjurés les plus audacieux, de l'autre, le courage réfléchi, mais inébranlable des amis de la liberté.

Le tocsin *bruissoit* encore, que les députés patriotes étoient à leur poste... (*e*). Un premier crime fut dénoncé : Pétion avoit été mandé au château ; et à peine il en avoit touché le seuil, que des imprécations et des coups lui avoient annoncé le plus funeste sort ; on l'avoit conduit au tyran, dont les regards furieux prononçoient déja son arrêt, lorsqu'instruite à propos, l'assemblée décréta que le maire de Paris viendroit à la barre rendre compte de sa conduite. *Le tyran rugit*,

mais sa proie lui fut arrachée. Alors il tendit un autre piége : deux ministres vinrent successivement peindre *la douleur de sa majesté*, les craintes que faisoient naître ce qu'ils appeloient l'*égarement du peuple*, et demandèrent que vingt députés fussent envoyés auprès du roi : c'étoit *des otages* qu'ils vouloient ; *ces otages* ne furent point donnés.

Cependant le bruit de ce qui se passoit au château et à l'assemblée s'étoit répandu, et la fermentation étoit au comble, lorsqu'on arrêta une fausse patrouille, une troupe de conjurés nombreuse et, pourvue d'armes extraordinaires. Vous avez remarqué, citoyens, que le peuple ne s'étoit levé qu'*à la nouvelle d'un projet d'assassinat* : il ne douta pas que la troupe arrêtée ne fût une de celles qui devoient assassiner ; elle fut donc serrée, pressée, portée, pour ainsi dire, au comité de sureté publique. Là, tout fut mis en usage pour calmer la fureur du peuple, mais en vain ; *Mirabal* et ses compagnons tombèrent percés de mille coups, et ce fut le signal d'un plus grand mouvement : des cris de vengeance se firent entendre, et de toutes parts on marcha sur le château. De son côté, le tyran prenoit les plus grandes mesures ; il avoit fait, avec sa famille, la revue des conjurés, et n'avoit rien oublié pour faire passer dans leur ame toute la rage dont il étoit lui-même transporté : inutiles efforts ! *le jour qui va luire, doit éclairer la chûte du trône et de la royauté.* Cependant la contenance des royalistes étoit assurée ; ils ne pouvoient croire qu'une multitude sans ordre et presque sans armes pût résister à des hommes exercés dans les combats, et qui avoient juré de mourir pour la royauté. Mais, *résolution inattendue*, au moment où ils se préparoient à porter les plus grands coups, le tyran abandonne le château, et, suivi de sa famille, il vient implorer un refuge au sein de l'assemblée.... L'effroi, premier vengeur du peuple, s'étoit-il emparé de lui ?

ou bien, *se croyant sûr de la victoire*, venoit-il, sous des dehors trompeurs, reconnoître et marquer lui-même ses victimes? Je laisse à l'histoire à révéler sur ce point la vérité; mais il est une réflexion que je ne puis taire. Si la peur, *châtiment de ses crimes*, étoit dans son ame; s'il croyoit ne pouvoir se sauver qu'en implorant la pitié de ceux qu'un instant avant il vouloit assassiner, *pourquoi* ne fit-il pas poser les armes à ceux qu'il avoit rassemblés; *pourquoi* sur-tout ne retira-t-il pas les ordres *de faire feu*, que les suisses avoient reçus? ne vouloit-il pas que le crime fût commis sans paroître y avoir part? Il l'avoit ordonné, il vouloit qu'il s'exécutât, il vouloit en profiter; mais il se réservoit une machiavélique justification aux yeux de la postérité. Dans le système de ses atroces conseillers, il falloit égorger les représentans du peuple; mais il falloit que *le prince* parût n'avoir aucune part à l'événement; il falloit enfin qu'il eût l'air d'être attaqué et de prendre la fuite. Voilà ce qui explique comment, après avoir excité les conjurés, et donné des ordres de défense et d'attaque, il demanda un asyle au sein de la législature (*f*). Il y étoit à peine, que les fédérés et les parisiens patriotes se rangèrent autour du château. « Pourquoi, disoient-ils à leurs ennemis, » tournez-vous vos armes contre nous? Voyez votre » maître qui vous abandonne; entrez dans nos rangs, » et nos bras sont ouverts! » O comble de scélératesse! des suisses, ou plutôt des *chevaliers du poignard* en uniforme suisse, feignent de se rendre, et, pour preuves de leur amicale disposition, ils jettent au peuple un grand nombre de cartouches; et le peuple, trompé, se courbe pour les ramasser. *Il étoit courbé, le peuple, et l'on tire sur lui!* un feu de file épouvantable fait mordre la poussière à cent pères de famille.... Horrible trahison, tu ne resteras pas impunie! le canon patriote répond, le feu des conjurés redouble: il faut le dire, la victoire fut incertaine; mais Westerman et

d'autres patriotes, maintenant recommandables dans nos armées, étoient parmi les braves ; ils s'avancent, des rangs tout entiers sont abattus ; mais ceux qui suivent ne sont point arrêtés, *ils ont de nouveaux crimes à punir ;* leur audace s'accroît : alors un froid mortel glace les conjurés qui s'étoient crus vainqueurs ; rien ne résiste plus ; les grilles sont renversées, les barrières détruites, la torche porte l'incendie, et le peuple, par toutes les issues, se précipite dans le palais des rois. Vous le savez, représentans du peuple, sa vengeance fut terrible ; cependant le grand coupable fut épargné. Je le vois encore dans le réduit étroit d'un journaliste tachygraphe ! ! (*g*). Pendant que ses satellites faisoient pleuvoir la mort sur les citoyens, qu'eux-mêmes la recevoient pour lui ; j'en atteste tous ceux à portée de le voir : *il dévoroit des fruits, et demandoit son déjeûné trop retardé ; il mangeoit enfin, il digéroit* (*h*). Eh ! c'est pour un tel homme que des Français quittèrent leur patrie et s'armèrent contre elle, que les rois furent coalisés, que l'Europe entière fut troublée, et que la terre abreuvée de sang fut jonchée de cadavres ! Non, il n'est pas de dieux vengeurs, ou la foudre doit écraser les amis de la royauté !

Pendant le combat, l'Assemblée étoit restée seule, calme et dans le silence, et les patriotes étoient maîtres du château, qu'elle étoit encore incertaine du sort de la patrie : tout à coup un homme, les cheveux épars, blessé, couvert de sang, paroît dans les tribunes ; il s'écrie : *La victoire est à nous !* A qui s'adressoit-il ? Tous les yeux sont tournés vers lui ; mais bientôt tous les doutes sont levés : le cri de *vive la nation* retentit, nous le répétons, *et déja la royauté n'est plus. Antoinette* et *Capet* sembloient seuls en douter : *Antoinette* sur-tout, l'attitude audacieuse, les yeux étincelans, paroissoit attendre et menacer encore ; mais déja le peuple demandoit à grands cris *la déchéance* (*i*), et l'Assemblée la prononça. « Le pouvoir exécutif est suspendu, la liste civile est

» supprimée, les ministres seront changés ». Ce fut un coup de foudre : le prestige fut détruit, et l'on ne vit plus dans *Antoinette* qu'une femme perverse ; et dans Capet un homme stupide et cruel.

Tels sont, représentans du peuple, les principaux traits du 10 août, de cette journée qui, détruisant la monarchie francaise, ébranla les trônes de l'Europe. Il n'est point d'événement plus fécond en grandes leçons pour les peuples, plus immense en résultats politiques ; n'oublions donc jamais ceux qui le paièrent de leur sang. Représentans du peuple, fixez vos regards sur ce monument *trop peu soigné* qui remplace *l'insolente statue* d'un roi qui fouloit aux pieds des nations enchaînées : sa couleur est celle du sang, c'est celui que nos mains élevèrent aux patriotes morts le 10 août pour la liberté. Sans leur courage la République n'eût point existé, nous serions dans les fers, et les peuples que nos victoires ont rendus à la liberté gémiroient encore sous le joug oppresseur. Hommes généreux, les représentans du peuple s'inclinent avec respect et reconnoissance au pied de votre image. Votre sang fut versé pour fonder la République, ils sont prêts à vous imiter pour la conserver. Les signes matériels de votre gloire sont, il est vrai, peu dignes des arts perfectionnés ; mais il en est de plus dignes de vous, ils sont impérissables dans les cœurs des républicains : encore quelques instans, et la France *en paix* élevera à votre mémoire *le monument du 10 août*. Il sera sur cette place trop long-temps consacrée à l'orgueil d'un roi ; et si l'on y vit des nations enchaînées, on y verra des sceptres brisés et des tyrans abattus !

Mais pourquoi nos vœux pour la paix générale sont-ils encore impuissans ? Perfide cabinet de *Saint-James !* implacable ennemi de l'humanité ! Tout le sang qui va se répandre retombera sur toi ; tu seras submergé, tu feras horreur, et tous les peuples applaudiront à ta

ruine. En vain tu cherches à rétablir la coalition des rois; en vain tes émissaires sèment des germes de discordes et soufflent encore la guerre civile; en vain tu couvres l'océan de tes nombreux vaisseaux, *tu périras ;* le peuple que tu opprimes verra ses fers : *les Irlandais sont unis*, ils vengeront la terre de tes forfaits; tu ne peux échapper à ton sort. Vois-tu les vainqueurs de Fleurus? vois-tu ces braves, auxquels le Rhin n'opposa tant de fois qu'une digue impuissante? vois-tu ces phalanges qui délivrèrent le batave du stathouder que tu défendois? vois-tu les demi-dieux de l'Italie, ceux qui gravirent les monts helvétiques, ceux encore qui reportèrent la liberté dans Rome, et ceux devant qui s'abaissa l'étendard vainqueur du croissant? Peux-tu suivre des yeux cette flotte *mystérieuse* qui semble reporter la liberté, la gloire, les sciences et les arts aux régions qui furent leur berceau? Connois-tu les projets du vainqueur d'Arcole et de Lody? Sais-tu les coups que l'Irlande prépare? tous vont tomber sur toi, et donner au monde un exemple terrible de la vengeance des ennemis de la tyrannie. Maintenant, envoie-nous, si tu l'oses, des espions titrés; répands l'or pour corrompre; suscite des mouvemens populaires; essaie de rapprocher les amis de Capet et de Robespierre : tes efforts prouveront ta foiblesse. *Eh! que peuvent désormais les crimes des rois contre la liberté des peuples?* Ta politique astucieuse ne sait que diviser et corrompre : tu voulois, dans l'antique *Hibernie*, opposer au catholique le partisan de la réforme avec le protestant : toutes les sectes sont contre toi ; tu les opprimas toutes, et toutes veulent briser le joug de ton insupportable tyrannie. Non, le fanatisme catholique ne les fit point courir aux armes ; *c'est l'oppression :* et toi-même, n'as-tu pas confondu dans le même supplice *Potter, Rohe* avec *Harvey ! ! !*

L'indépendance de l'Irlande est nécessaire au monde;

la révolution française répandit sur le continent les germes de la liberté : c'est peut-être à celle d'Irlande que nous devrons *l'affranchissement des mers.* Que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui sans armes, sans chefs, a déja résisté aux mercenaires britanniques ! Là, des femmes se montrent aussi dans les rangs, et leur présence excite et rend invincibles leurs frères, leurs époux et leurs fils. *Courage, braves Irlandais*, c'est avec la pique que nous conquîmes la liberté : saisissez cette arme redoutable ; bientôt les dieux en forgeront pour vous de plus terribles : *restez unis, vous serez forts ;* qu'on lise *UNION* sur vos bannières; *ce mot est l'effroi des tyrans.* Apprenez de nous le secret de la force des rois ; il est dans l'ignorance et l'aveuglement des peuples. Le secret de la force des peuples est dans *l'audace. De l'audace*, Irlandais unis; peuple anglais, *de l'audace* ; on a violé tes droits. As-tu donc oublié que tu donnas un grand exemple? Ouvrez les yeux ; *osez donc;* que le 10 août luise pour vous, et vos oppresseurs ne sont plus. *Vive la liberté ! vive la République !*

NOTES.

(*a*) *Page* 7. Une foule nombreuse de citoyens armés, qui avoient défilé au bruit d'instrumens de guerre dans l'Assemblée, se porta au château et y entra ; elle parcourut toutes les pièces mais ne fit aucun mal ; elle se borna à coëffer *sa majesté* du bonnet redoutable, celui de la liberté.

(*b*) *Page* 7. La terrasse dite des Feuillans.

(*c*) *Page* 8. Il se bornoit à chanter des couplets dans lesquels le jardin étoit appelé *territoire autrichien* ou *forêt noire.*

(*d*) *Page* 9. Plusieurs personnes qui font une étude suivie des particularités remarquables ont assuré que la cloche qui servit au tocsin du 10 août est la même qui sonna la Saint-Barthélemi.

(*e*) *Page* 9. Vers les quatre heures du matin, dans la nuit du 9 au 10 août, l'on crut s'appercevoir que plusieurs députés, ardens

332

amis du château, étoient absens, et l'on demanda que tous les députés présens signassent sur un tableau. Tous les présens signèrent, et j'ai entre les mains ces précieuses signatures..... Il avoit d'abord été arrêté qu'elles seroient imprimées ; mais, par considération pour quelques patriotes qui n'avoient pu se rendre à leur poste, l'arrêté n'eut pas d'exécution.

(*f*) *Page* 11. Une circonstance remarquable, c'est qu'au moment où le roi entroit au sein de l'assemblée, des grenadiers, se disant du bataillon des filles Saint-Thomas, se mirent en devoir de le suivre. Des députés s'y opposèrent. « Nous suiverons, dirent-» ils, sa majesté par-tout où elle ira ». On leur montra des pistolets, et leur zèle se ralentit : ils firent retraite.

(*g*) *Page* 12. D'abord on lui avoit permis de se placer avec sa famille devant la barre sur les siéges qui servoient ordinairement aux ministres ; mais lorsque le canon se fit entendre, le trop infortuné *Lasource* observa que les circonstances exigeroient peut-être des délibérations, et que la constitution ne permettant pas de délibérer en présence du roi, il falloit songer à le placer ailleurs. Alors on lui assigna, pour se retirer, une loge qu'on avoit accordée à un journaliste derrière le bureau, sous la tribune des députés suppléans : cette loge étoit séparée de la salle des séances par des barreaux ; et lorsque Capet y fut entré, on ne pouvoit écarter l'image du tigre dans la cage de fer.

(*h*) *Page* 12. Tous l'ont vu ; mais c'est le citoyen *Grégoire*, représentant du peuple, qui l'a dit le premier.

(*i*) *Page* 12. C'est dans cet instant que tout-à-coup la barre fut remplie d'hommes et de femmes qui paroissoient courbés sous des fardeaux ; ils apportoient de l'or, de l'argent, des bijoux et des effets précieux qu'on avoit trouvés sur des filoux qui s'étoient glissés parmi le peuple. « Nous voulons, disoient-ils (les citoyens les moins » fortunés), abattre la royauté, et non piller des richesses déshonorantes ». Dix-huit ou vingt filoux furent saisis, et le peuple en fit sur-le-champ la plus terrible justice.

Une femme couverte de haillons trouva la cassette secrète de la reine, et apporta son plein tablier d'or. Un citoyen indigent, qui marchoit les pieds nuds, dont les habits tomboient en lambeaux, vint, en courant, déposer l'écrin qu'il avoit trouvé.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Thermidor an 6.